

# Analyses 2011



**Le roman et la lecture,  
ou la place faite à l'autre**

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Commission Justice et Paix belge francophone asbl  
Rue Maurice Liétart 31/6  
B-1150 Bruxelles Belgique  
Tél. +32 (0) 2 738 08 01  
Fax: +32 (0) 738 08 00  
[info@justicepaix.be](mailto:info@justicepaix.be) [www.justicepaix.be](http://www.justicepaix.be)

## Le roman et la lecture, ou la place faite à l'autre

Depuis quelques années, je fais partie du groupe « Livre » inauguré en 2007 par *Justice et Paix*, afin d'aborder par le truchement de la littérature romanesque, de la fiction, des thèmes qui intéressent l'association par leur portée à la fois internationale et locale. En 2011-2012, c'est la question des racines et des traditions qu'on abordera à travers la lecture de romans de Sylvie Germain, Laurent Gaudé et Martine Le Coz.

Dans les quelques paragraphes qui suivent, je voudrais pointer l'une ou l'autre raison pour laquelle il me semble que lire des romans dans une équipe dont les membres sont, pour des raisons professionnelles entre autres, plutôt plongés dans la lecture d'essais, de revues ou de journaux spécialisés, ne manque ni de sens ni d'intérêt. Je me permettrai ensuite d'évoquer ce que suscite en moi le verbe « lire », tellement commun, sans doute, qu'il arrive qu'on perde de vue sa fabuleuse portée.

\*\*\*

Le genre littéraire « roman » est d'autant plus difficile à cerner qu'il ne cesse d'évoluer. En tout état de cause, on peut en dire d'emblée 1° qu'il met en scène des personnages « problématiques » et « démoniaques » (Lucien Goldmann) c'est-à-dire des héros critiques dans une société en crise ; 2° qu'il cultive la recherche du temps perdu, lutte contre l'oubli (de l'être), ne se sent jamais à l'aise dans un univers totalitaire (Proust, Kundra) ; 3° qu'il envisage d'accroître notre connaissance de l'humain en tablant sur l'intuition autant que sur la raison (Ricoeur).

Au 19<sup>e</sup> s., Durkheim prétendait que « le religieux est le social », pas tellement parce que le religieux aurait perdu son territoire, que parce que le social aurait peu à peu et de plus en plus largement empiété sur ses terres, en se superposant à lui d'abord, puis en s'infiltrant partout pour en venir finalement à l'englober. Dès lors, le « social » est devenu tout puissant, et la société est devenue le sujet au-delà de tous les sujets : un sujet pour le bien duquel tout se justifie.

Or, voilà : pour ceux qui répugnaient à ce phénomène, un signe de reconnaissance a subsisté, que le mot « littérature » (romanesque), en tant qu'il signifie la résistance au sens unique, au totalitarisme, ou à l'oubli du « temps perdu » a, fût-ce partiellement recouvert, maintenant ouverte la porte sur une autre réalité ou sur une autre façon d'envisager la réalité que celle à propos de laquelle soi-disant « tous » se sont « unanimement » mis d'accord.

A quoi comparerait-on cette fameuse « littérature » (romanesque) ? A un faux-fuyant, peut-être, irréductible, imprenable, non maîtrisable : quelque chose comme une connaissance qui se laisserait d'autant moins subordonner aux autres qu'elle se saurait intimement traversée par un principe d'inquiétude, de questionnement : quelque chose qui fasse penser à l'infini...

Je parle en l'occurrence de littérature romanesque, de romans plutôt que d'essais parce que je pense, avec Ernesto Sabato<sup>1</sup>, que si dans les essais, l'auteur cherche la cohérence et doit être assez univoque, dans les romans, par contre, le personnage étant ambigu comme la vie réelle, on est projeté dans l'univers des corrélations où la logique du « et » l'emporte sur celle du « ou » qui impose la non-contradiction. Dans les romans, on respecte les contradictions, on

---

<sup>1</sup> Ernesto Sabato, *Résister*, Seuil.

s'y attarde même, on les cultive et les travaille : on ne cherche pas d'abord à les éliminer ou à les réduire. Ainsi, la littérature romanesque pourrait-elle bien être un lieu d'expression majeur de la réconciliation de l'homme avec lui-même, avec les autres, avec le cosmos et, qui sait ?, avec Dieu, fût-ce pour le découvrir...

En ce sens, la littérature, et en particulier le roman, joueraient le rôle du retour du refoulé au sein du discours de la raison moderne s'annonçant comme raison finie, c'est-à-dire athée – et l'on entend par là : inaltérable, pure et sans déchet. Je pense à cette réflexion de Pascal Quignard<sup>2</sup> dans « Les Ombres errantes » : « *Il est difficile de dissocier les notions d'hygiène, de morale, de sacrifice, de pensée, de racisme, de guerre. Nous épions l'autre, le non classifié social ou sensoriel, les parasites, la souris, la salive, le marginal, les habitants des interstices (les araignées, les mulots ou les scorpions ne sont jamais ni dedans ni dehors), les universitaires autodidactes, les mammifères poissons, les juifs chrétiens, les mères célibataires, l'eau non potable, les habitants des frontières qu'il s'agisse des territoires des pays ou des corps (...)* L'art est une production parasitaire. Celui qui fait surgir ce qui jusqu'à lui n'est pas appartient au règne de l'inapproprié. Il n'est pas à sa place » - et c'est précisément ce qui intéresse au plus haut point le roman.

« *La littérature n'appartient jamais à un sujet singulier, affirme Roberto Calasso<sup>3</sup>. Les acteurs sont au moins trois : la main qui écrit, la voix qui parle, le dieu qui surveille et impose. (...) Nous pourrions les appeler le Moi, le Soi et le Divin. Entre ces trois êtres a lieu un processus continu de triangulation. Chaque phrase, chaque forme sont des variations à l'intérieur de ce champ de forces. D'où l'ambiguïté de la littérature. Car le point de vue se déplace sans cesse entre ces extrêmes, sans nous en avertir. Et, parfois, sans en avertir l'auteur.* »

Cette ambiguïté, pour gênante qu'elle soit aux yeux de ceux qui se sont laissés coincer dans une logique purement « calculante » (Alain Finkielkraut) n'en constitue pas moins la sauvegarde d'un principe d'altérité, d'une ouverture vers autrui, vers autre chose, vers ailleurs. Ainsi, la question de la vérité n'est-elle jamais close, et un souci subsiste qui empêche tout honnête homme de se répandre en paresse. Et quand même elle ne serait pas probable, ce « défaut » (!) est une chance : il préserve la possibilité du jeu, il met le sens en jeu, il l'empêche de bloquer « sur » lui-même. Si je le veux, je peux toujours remettre l'ouvrage du sens sur le métier. Le roman m'y invite, pour ainsi dire « forcément »...

Cela dit, qu'est-ce que lire ? Qu'est-ce que lire un roman ? Quel est le sens de lire un roman en équipe ?

« *Lire, suggère Yannick Haenel<sup>4</sup>, consiste à deviner un monde dans les petites choses ; à suivre ces choses dans les plis d'un récit ; à faire étinceler leur solitude. Lire consiste à distinguer le bruit des gouttes de sang qui tombent sur le plancher – à savoir écouter des gouttes.* »

« *Lire ce n'est pas seulement converser avec de grands auteurs du passé et du présent, prétend Héloïse Lhéréte<sup>5</sup>, C'est une expérience de pensée. C'est accueillir en soi d'autres langues, d'autres mondes et d'autres caractères. C'est incorporer dans sa personnalité des savoirs et émois nouveaux. Se saisir d'un roman, c'est prendre rendez-vous avec soi.* »

---

<sup>2</sup> Pascal Quignard, *Les Ombres errantes*, Grasset

<sup>3</sup> Roberto Calasso, *La littérature et les dieux*, Gallimard, p. 173.

<sup>4</sup> Yannick Haenel, *Le Sens du calme*, Mercure de France

<sup>5</sup> Héloïse Lhéréte, « Pourquoi lire des romans », *Sciences Humaines*, N°218 août- septembre 2010, p.37

Lire : un exercice d'altération...

On lit parce qu'on a soif et faim, parce que loin d'être repus, on a besoin et désir ! « *Ces périodes où on lit comme un forcené*, se demande Charles Dantzig<sup>6</sup>, *qu'est-ce que c'est ? Il faut qu'on se refasse, après s'être vidé pendant des semaines à lire sans sérieux, un peu de ci, un peu de ça, un auteur, un autre. Du sang, du sang, du sang ! Enfant, ma mère me donnait du jus de viande, j'en raffolais. Un élément du plaisir était de voir les lambeaux de viande cuite écrasés au pressoir et cracher leur jus. Telle est la lecture.* »

Dans un livre consacré au voyage, Jacques Réda fait cette remarque qui m'intéresse beaucoup : quand on voyage, on fait aussi l'expérience d'une certaine dépersonnalisation, « *comme si l'on se transformait en un libre espace dont celui qu'on explore devient à son tour le promeneur.* » Sans doute en va-t-il de même avec le livre et la lecture. S'il va de soi que les lecteurs se nourrissent des livres, il se peut également que « *les livres se nourrissent des lecteurs*<sup>7</sup>. *Ils ont besoin d'être parlés par eux. Ainsi se répand, dans une portion de l'esprit public, une certaine façon de regarder certaines choses qui est ce que la littérature apporte. Elle n'est pas composée d'idées, mais de faits observés d'une manière si personnelle qu'il se crée un charme intellectuel suivi par des lecteurs enchantés.* »

On lit donc entre autres pour comprendre et se laisser comprendre, pour se sentir en résonance avec d'autres et pour vibrer avec eux – ce qui n'est possible, sans doute, qu'à la condition (expresse) de faire de la place à l'autre, à du neuf, de cesser de revendiquer d'occuper à soiseul tout l'espace disponible. C'est pourquoi, ne lire jamais que des livres qui nous confortent – dans nos idées, nos impressions, etc. – n'a guère de sens, tandis que lire pour se contredire est une excellente raison de lire.

Grâce à cet exercice, les préjugés tombent – et le monde (le mien d'abord) s'élargit.

Deux remarques de Dantzig me paraissent importantes à noter à ce propos : 1°) « *J'ai éprouvé cette grande loi de la lecture, que le livre ne se donne pas si on le parcourt. Il faut s'abandonner totalement à lui, esprit comme corps, esprit plongeant dans les pages comme la tête* » - et 2°) « *Seul est le lecteur quand il lit, mais sachant que d'autres existent et les frôlant avec tact, chacun dans son recueillement et déférent envers le recueillement de l'autre (par une sorte d'indifférence sourcilleuse, en réalité : il ne s'agirait pas qu'on vienne le distraire !), pareils à ces moines vivant ensemble sans jamais se déranger, assemblée idéale à l'intérieur de la société, elle-même trop pressée pour prendre le temps de s'en gêner et les tolérant, on sait le dédain qu'il peut y avoir dans la tolérance.* »

Ainsi, (re-)vivifiés par la lecture, recréés ou ressuscités par elle, nous entrons dans une autre dimension de l'existence.

La lecture rapproche et redonne vie. Le monde qui ne lit pas est myope, le monde qui lit est loupe.

Il faudrait encore parler du bonheur de lire ensemble, de la vraie joie d'une lecture partagée...

Au sens étymologique, lire, c'est choisir, c'est élire. Lire un livre, c'est en quelque sorte le réécrire en y traçant son chemin, en y soulignant des passages qui nous interpellent, qui nous posent question ou confortent notre vision des choses, de l'humain, de la vie et de la mort.

---

<sup>6</sup> Charles Dantzig, *Pourquoi lire ?*, Grasset

<sup>7</sup> Charles Dantzig, *ouvrage cité*.

Autrement dit encore, lire, c'est entrer en dialogue avec un livre – un roman, en l'occurrence.

Imaginons que nous soyions quelques-uns à partir ensemble en randonnée. Il va de soi qu'on va fixer une réunion pour accorder nos violons et préparer notre périple le mieux possible. Fatalement, on en viendra à confronter nos idées concernant l'itinéraire. Et là, clairement, les choses deviennent intéressantes car, si nous sommes des personnes de bonne volonté, nous allons devoir admettre de faire des compromis, soit, mais aussi, nous allons découvrir, grâce à ce qui disent les uns et les autres que notre idée a priori du parcours à faire était moins riche que nous ne l'imaginions d'abord.

Il en va de même dans un « groupe livre » : chacun rejoint le groupe avec ses choix, sa lecture du roman proposé et, pour peu qu'on veuille bien s'écouter les uns les autres, ne pas prétendre à la vérité d'un point de vue unique, le sens du livre lu va s'enrichir immensément. Ce que je n'avais pas compris, tel autre m'aidera à le saisir ; ce qui me paraissait évident, tel autre contribuera à me le rendre plus subtil, plus déterminant.

Pour moi, un « groupe lecture », c'est une école de dialogue et d'intelligence, au sens fort de ce terme qui invite non seulement à lire entre les lignes, mais aussi à lire en profondeur – et à accroître ainsi, dans une mesure inouïe, la portée de ma lecture.

Jean-François Grégoire,  
Membre du groupe « Livre » de Justice et Paix,  
Septembre 2011